

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Poèmes**

Henrik Edoyan

Volume 52, Number 2 (290), February 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63827ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Edoyan, H. (2011). Poèmes. *Liberté*, 52(2), 102–129.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# POÈMES

*Traduit de l'arménien  
par Nounée Abrahamian<sup>1</sup>*

## 1

Il m'arrivait souvent d'écrire un poème,  
mais l'air l'absorbait.  
Invariablement. À présent il n'y a plus d'air,  
ni poème dans le livre.

1. La traductrice remercie Gilles Cyr pour sa relecture.

## 2

### Qui prie ?

Qui prie ?  
L'enfant dans l'utérus,

le vent dans les arbres,  
qui prie ?  
l'herbe qui entend le sifflement de la faux,

l'ombre de l'oiseau se heurtant à une pierre,  
le dernier tram au fond de la nuit,  
qui prie ?

les mains qui arrachent un vêtement,  
les mots qui tendent aux choses  
(mais n'y arrivent jamais),

qui prie ?  
celui qui ne vit pas encore,  
celui qui est encore vivant,

celui qui vient,  
contourne la ville, nous aborde,  
nous croyons le connaître mais  
nous ne distinguons pas le visage dans l'ombre.

### 3

#### **Si tu dois te livrer**

Si tu dois te livrer, livre-toi à l'herbe,  
livre-toi aux oiseaux qui gardent la respiration  
d'un autre monde,  
livre-toi aux caprices de la femme  
(en comédien et non en héros),  
si tu dois te livrer, livre-toi aux juges  
implacables  
et aux bourreaux de l'ambition maussades,  
livre-toi aux étoiles qui, invisiblement,  
surveillent ta vie.

Et après cela tu devras mesurer  
l'espace de l'espoir et de la réponse —  
si tu dois te livrer,  
livre-toi aux mains qui t'attendent,  
livre-toi aux aiguilles pointues de la montre,  
aux regards inquisiteurs  
des policiers hypocrites et butés,  
livre-toi aux rois de la mémoire,  
perdus dans les nuits du temps,  
si tu dois te livrer, livre-toi à l'unique soldat  
à côté de toi,

mais mieux encore,  
livre-toi à la terre.

4

#### **La nuit et autres voix**

1

La nuit tombe sur la peau hérissée,  
les étoiles éveillent les soldats de la solitude.

2

Sur ta route il y a un poignard qui t'a tué,  
mais le sais-tu ?

3

Cette voie qui monte et qui descend  
n'est pas la même. Chacun de tes départs n'est pas forcément  
un retour ; ton début et ta fin ne sont pas unis  
dans le même instant. Tu veux crier mais c'est un geste  
dont personne n'assumera  
la responsabilité.

6

Si la parole est auprès de Dieu alors où  
sèmes-tu tes graines ?

7

Cette femme souriait et son sourire te tendait  
la mort dans un joli bouquet de fleurs.

9

Il a mesuré la vie par les mesures de son corps  
pour constater que la vie était plus grande que sa chair.

11

Le plus grand des rêves, il faudrait que tu le donnes à celui qui  
reste éveillé.

12

Il faut être un arbre et non une digue.

13

Le monde est un appartement loué  
par les amoureux, les fous, les poètes.  
Les autres y vivent gratuitement.

15

La nuit, le corps se disloque en divers  
morceaux qui brûlent séparément,  
comme les flammes d'un même feu. Quand tu t'endors  
ton corps devient autonome et rêve du pays  
d'où tu es absent. La nuit ramasse les éléments brisés de l'amour.

17

« Qui te guide dans ta voie de perdition ? » —  
« L'amour — l'éclat du soleil qui t'aveugle. »

18

Cette femme est partie le cœur tellement blessé qu'elle n'a rien dit.  
La tendresse qu'elle n'a pas connue ici,  
il faudrait que vous la lui donniez, anges de Dieu.

20

Les choses naissent avant la souffrance.  
C'est leur unique définition.

22

Les poètes sont les uniques défenseurs de la poésie  
(bien qu'eux aussi, ils soient sans défense).  
Les autres ne font que la tolérer. Et ce n'est  
pas trop injuste, quoi qu'on en dise.

29

Et Krishna a dit : « Regarde l'enfant qui prie  
dans l'utérus. »

## 5

### Élection

Choisis ta voie  
et les traits de ta vie,  
ainsi que la femme dans laquelle tu vas te corrompre,  
le député qui va te leurrer,  
l'heure du jour où ton âme et ton corps  
se séparent (chacun pour ses propres raisons),  
choisis ton bourreau parmi tous ces gens autour de toi,  
choisis ton avion en partance pour les États-Unis  
(qui n'arrive jamais à destination  
et continue de tourner à l'aveuglette dans un quelconque  
ciel sombre),  
choisis ton voisin taillé dans une pierre froide  
par la main capricieuse du destin qui l'a ensuite  
logé à tes côtés ;  
choisis ton critique (stupide et mesquin),  
choisis ton lit sur la lune, choisis le plus silencieux  
des dieux (dans les faibles reflets de la vie et de la mort),  
choisis ton lieu d'habitation  
entouré  
de regards poignants comme des couteaux  
qui te blessent, te décapitent  
entièrement  
et qui crucifient jusqu'au bout  
tes efforts et tes rêves  
qui n'ont peut-être plus de justification.

## 6

### S'il est impossible

Viens ma vie,  
viens, qu'on dorme.

E. E. CUMMINGS

Si l'amour est impossible alors il faut mourir,  
si l'amour est impossible  
ne reste que le souvenir,

si le souvenir est impossible  
alors il faut ouvrir la fenêtre de la chambre  
sur la circulation de la rue  
et penser aux gens,

si penser aussi est impossible, il faut alors  
fermer la fenêtre, s'asseoir dans la chambre vide  
et attendre,

si attendre aussi est impossible alors  
il faut se souvenir de Hamlet qui disait :  
« et quels rêves... »,

et si cela aussi est impossible  
alors oublie tout  
et tu pourras vivre,

et si vivre aussi est impossible,  
alors viens, ma chérie, viens,  
qu'on se noie ensemble  
dans l'impossible.



## 7

### **Maxime non chinoise**

Ayant vécu nombre d'années, ayant feuilleté  
les manuels d'histoire et manipulé tous les livres  
anciens de la bibliothèque, j'ai décidé de bâtir une muraille de  
Chine —

non dans l'espace (que je ne possédais pas) — mais  
dans le temps. J'ai pris une journée (une journée ordinaire,  
sans ornements), je l'ai entourée d'une muraille de Chine pour  
empêcher  
toute invasion.

Une journée merveilleuse dont les heures, immobiles,  
ne bougeaient pas et c'était moi qui me promenais sur elles,  
savourant le rayonnement du soleil et la joie de l'amour éternel.  
À présent je parle de là (ou plutôt d'ici) et je dis que  
si tu mettais ta journée entre parenthèses (une muraille, en  
l'occurrence),  
elle deviendrait la seule réalité que  
tu recherches peut-être. Chaque jour est éternel par définition.  
Qui n'y croit pas n'a qu'à essayer.

## 8

### **Couvre chaudement mon espoir**

Couvre chaudement mon espoir, qu'il dorme.  
Je n'en ai pas besoin. Je ne veux rien qui soit orienté  
vers le futur. Je ne désire pas vivre  
dans la suite des jours arrogants à venir, me chauffer  
à leur feu. Donne-moi l'agonie silencieuse  
de cette fin d'automne trouble. Donne-moi le reflet de ta main  
où il n'y a ni passé ni avenir.  
Donne-moi tes gouttes de l'oubli.  
Dans leur magie modérée je vais retrouver  
les formes du monde. Donne-moi ce jour, et je ne me perdrai pas  
dans la foule chaotique des visages autour de moi.

9

Bientôt, je m'acheminerais vers  
le désert, je marcherais bientôt  
sur ses côtes incandescentes ;  
dans son mirage jaune,  
je grandirai —  
plus solitaire encore et plus abstinent  
que saint Antoine.

Bientôt, j'ouvrirai  
une fenêtre nouvelle vers  
la ruine d'en face, vers le rang  
irrégulier des collines et ainsi,  
chaque jour, je verrai  
le vent naître invisiblement.

Je le sais, bientôt,  
je serai étouffé par tes cheveux  
tombant en chute d'eau,  
plus torrentiels  
et plus noirs que tous les fleuves  
de l'enfer.

J'amasserai  
le sable doré de la plage  
de la lune, afin d'en sculpter,  
rien que pour moi,  
le visage simple et sans éclat  
de l'harmonie.

Je visiterai  
le monde dans ses rêves  
dans un midi chaud de l'été ;  
et les arbres touffus  
s'inclineront  
en agitant leurs bras,  
ils me tiendront longuement  
des propos décousus.

Le mur me rendra  
les échos critiques  
de ma raison,  
j'écouterai les voix des gens,  
je me ferai pousser une longue barbe  
et je vivrai de cette vie  
d'homme et de désert.

## 10

Arrache l'enseigne  
de la terre ;  
que les âmes  
planant dans l'infini  
n'aperçoivent plus  
cette périlleuse île  
de sylvains,  
ce lieu de chute  
des navigateurs audacieux.

## 11

Parole et existence —  
elles auraient pu  
être identiques, mais  
ne le sont plus.

Un fleuve semant la brouille  
traverse le corps,  
un nuage coule, marquant la limite  
entre le ciel et la terre.

Destin en exil,  
qui peut te donner un corps, te vêtir  
dans ce pays sans réponses, dans ces jours  
où être vivant  
signifie  
être  
l'unique?

## 12

Dis-lui, qu'elle me voie  
parmi les gens,  
dis-lui, qu'elle me voie  
à côté des arbres,  
dis-lui, qu'elle me voie  
sur les eaux,  
dis-lui, qu'elle me voie  
dans cette chambre ancienne  
penché sur les images du passé et de l'avenir.

Elle me retrouvera  
dans la parure de la journée,  
elle me retrouvera  
auprès des bases de la nuit,  
elle me retrouvera  
silencieux, comme une branche  
courbée sous les pattes d'un oiseau.

Elle m'emmènera vers  
la maison de la pie noire,  
elle m'emmènera vers  
la maison des étoiles éteintes,  
elle m'emmènera vers  
la maison du dieu Irkalla,  
elle m'emmènera vers  
la maison de l'arbre mort  
se tenant à l'ombre  
du ciel immobile.

Et le matin gravera  
sur mon corps  
des promesses écrites  
en hiéroglyphes  
du royaume  
d'un monde nouveau.

### 13

#### **Infinité**

Nous étions éveillés,  
nous ne nous étions pas endormis ;  
devant nos yeux,  
la nuit flottait  
sous l'apparence d'Adam,  
puis apparaissait un corps féminin  
qui nous enveloppait  
de sa nudité,  
mais nous étions éveillés,  
nous ne nous étions pas endormis  
avant le crépuscule  
et même après.



## 14

### Deux plus un

Deux êtres dans le monde —  
homme et femme :  
(c'est l'amour qui les lie).

Deux êtres dans le monde —  
l'un vivant,  
l'autre mort :  
et un silence.

Deux mondes :  
en haut et en bas,  
et entre les deux  
la force absolue.

Deux mots dans le monde,  
rien que deux, car les autres  
ne sont que leurs reflets;

deux mots entre lesquels  
s'étend ma vie.

Le troisième est là,  
bien au-dessus d'elle.

**15**

**La vie est triste**

« La vie est triste », pensa Hector  
aux portes de la ville, en voyant  
le char de guerre d'Achille,

« La vie est triste »,  
reprirent quelques-uns, dans les siècles suivants.

« La vie est triste », dit Don Juan  
en quittant la chambre de sa maîtresse,

« La vie est triste »,  
un peintre dessinait  
une colombe.

## 16

### **Nous sommes riches en matière de temps**

Nous sommes riches en matière de temps mais pauvres en espace,  
nos coudes ressemblent à l'arbre  
coincé dans le grillage d'un enclos :  
nos branches se brisent, quand le vent souffle,  
mais nous étalons le temps — (c'est la voie  
de notre mémoire) — et le transformons en  
espace pour y construire  
toutes les bâtisses nécessaires; oh, toi,  
dernière feuille sur la branche savante  
du Monde Ancien — tes lignes  
forment la carte géographique parfaite  
dont nous parcourons les routes comme  
un Colomb nouveau, à la recherche de la terre  
où l'espace s'est mué en immortalité,  
avec ses champs, ses fleuves, ses gorges  
qui se sont élevés et sont entrés  
dans les immenses vallées du temps dont tu es riche.

C'était l'automne quand il partit  
 et, comme d'habitude, il pleuvait  
 sur les épaules amaigries de la ville,  
 les colombes marchaient  
 sur le silence trempé des toits,  
 et le temps était plus collant et plus importun  
 qu'une prostituée de la rue.

C'était l'automne quand il partit ;  
 à son retour, il n'y aura plus  
 de saisons, personne ne le verra  
 rentrer. Dans la ville déserte  
 il s'éternisera comme  
 forme d'immeuble ancien, comme géométrie ou  
 diaphragme du passé.

Les mots étaient frigorifiés quand il partit,  
 les montres indiquaient minuit pile,  
 le mercure s'étouffait dans le thermomètre, mais  
 un silence originel régnait autour,  
 invisible comme les pas de la mort.  
 Sur le chemin du paradis une ombre semblait  
 le guetter. Ce que tu m'as promis,  
 me le donneras-tu, Dieu ? Ou est-ce moi  
 qui t'ai mal compris un jour, en prenant ton geste  
 pour un mot m'étant destiné ?

## 18

### **Nous faisons du feu pour vivre**

Je rentre, je trouve une ruine,  
une bâtisse ancienne au toit délabré,  
je la reconstruis, y entre,  
je fais du feu pour vivre.

Tu rentres et me trouves —  
une bâtisse ancienne à laquelle manquent des pierres,  
tu me reconstruis, tu entres en moi,  
tu fais du feu pour vivre.

Nous rentrons, nous trouvons un monde —  
une bâtisse ancienne aux collines vertes,  
nous la reconstruisons, nous y entrons,  
et nous faisons du feu pour vivre.

**19**

**Je me rappelle**

Il me souvient, il me souvient, il me souvient,  
il me souvient d'un visage en face de la vitre,  
il me souvient de deux mains dans les poches,  
il me souvient d'une rue longue, longue,  
et puis je me rappelle  
je me rappelle mon nom  
que j'avais mis afin de ne pas geler au froid.

## 20

### Ce sera pour une autre fois

Dans les herbes vertes de l'été je te parlais,  
tandis que le ciel flottait en haut comme  
la respiration du soleil au-dessus des prés.

Tu te plaisais à répéter des mots émouvants et tristes,  
mais l'air te parlait d'autre chose et les oiseaux énormes  
te racontaient une histoire miraculeuse.

Ces mots inondaient ton visage et tes mains ;  
face aux lumières — l'unique trésor de ma vie.

Le jour, comme le feu, a mille visages.

Le jour est le visage de Dieu — unique et impersonnel.

Toi, cependant, tu parlais « désespoir » et « séparation »  
(ce sera pour une autre fois, ce sera ailleurs).

Plus ton visage brillait au milieu des couronnes du destin,  
plus tes mots favoris devenaient tristes  
et se fondaient dans les échos dont l'air était plein.

Tu étais ma tristesse, ma tristesse dorée  
dans les prés étincelants de l'été.

## 21

### La rue

Mes pas silencieux brisent la vitre polie du jour  
et apparaît la rue, étincelante sous les rayons du soleil;  
« Je suis ton destin », me dit-elle,  
en me regardant droit dans les yeux et en souriant.

Les ponts de notre vie s'élèvent, crépitent,  
elle parle, brûlant dans le miroir magique;  
la métamorphose de cette heure nous apporte une image nouvelle,  
nous communions un instant, nous sommes une seule âme.

Elle parle et marche — habillée de pierres et de béton,  
elle me suit, ne me quitte pas d'un pas,  
et midi sonne entre nous comme un diapason.

J'entre dans ma chambre, je ferme la porte et les fenêtres;  
elle arrive, se tient de l'autre côté de la vitre,  
c'est l'unique témoin, celle qui a assisté à ma chute.



## 22

### Retour à l'avant

Je reviens vers mon jour passé,  
je reviens vers la cour de ma maison plantée d'arbres,  
je reviens vers la rue où un jour  
la terre chaude brûlait mes pieds nus,  
je reviens vers les vains efforts  
du premier amour,  
je reviens vers mon silence  
et mes épanchements insensés,  
je reviens vers le royaume doré des jouets  
que je n'ai jamais connu,  
je reviens vers cette ville ancienne,  
enseuleillée et poussiéreuse,  
située à la frontière des deux temps,  
les yeux rivés à l'Ararat enneigé,  
je reviens vers ma nuit ancienne et vers le lit  
froid de mon enfance,  
je reviens vers ce printemps  
qui, de ses bras chauds,  
enlaçait mes épaules en me promettant des étés d'amour,  
je reviens, je reviens,  
je reviens par des routes jamais parcourues,  
je reviens par des décisions  
que je n'ai pas encore prises,  
je reviens vers ce monde qui me poursuit  
comme une ombre qu'on ne peut esquiver,  
et plus je me retourne vers lui,  
plus elle s'éloigne de moi,  
je m'éloigne de ce jour passé,  
de notre cour plantée d'arbres, de mon silence, de mes  
épanchements  
insensés,  
de ma rue ancienne et de mes vains efforts,  
de ma ville enseuleillée et poussiéreuse, de mon monde  
qui me poursuit comme une ombre qu'on ne peut esquiver,  
de mon lit froid de solitude où poussait  
et se fanait aussitôt la fleur jaune du premier amour,  
je m'éloigne, je m'éloigne, car

tout retour est un mouvement en avant,  
et il n'y a pas de retour, mais uniquement un passage  
dont les ailes planent au-dessus des eaux du temps  
et descendent, fatiguées, sur les îlots de la mort,  
découvrant la vie qui grandit  
et l'enfant qui regarde en arrière,  
le visage inondé de larmes.

**23**

**Après tant de matins**

Après tant de matins  
la journée reste vide.

La journée sur laquelle  
tu veux coudre ta parole  
s'effrite devant toi  
et ne reste que la parole,  
rien que la parole  
que tu cherches à fuir.

Dans la rue tu perds  
ta fortune et tu t'appauvris.

Puis,  
en cousant sur la rue ton visage pauvre  
tu t'en vas.

Sans toi, la journée reste  
de nouveau vide.

24

**Qui est-ce que je domine ?**

Qui est-ce que je domine ?  
l'arbre qui s'exprime par la bouche du vent,

le sable que traverse midi,  
comme l'eau, le filet du pêcheur,

l'ombre de l'oiseau que rien ne fait bouger.  
Qui est-ce que je domine ?

le souvenir vers lequel  
s'écoule le désert du corps,

chacun de mes pas qui tourne  
autour de son écho,  
et autour de celui de la ville.

Qui est-ce que je domine ? —  
le coin de la chambre enfoncé  
entre les côtes raides de l'espace,

les promesses de l'aube  
qui s'éteignent dans l'eau du jour et dans l'obscurité,  
dans la lumière de la première étoile,

la feuille du figuier avec laquelle je cache  
mon cœur, incandescent à cause du feu de la tentation.  
Qui est-ce que je domine ?

**25**  
**Objets**

Ne cherche pas le nom des objets —  
ils te noieront dans leur silence,  
et tu te tairas,  
tu ne pourras plus parler,  
et tu deviendras un objet  
qui regarde du fond des surfaces.